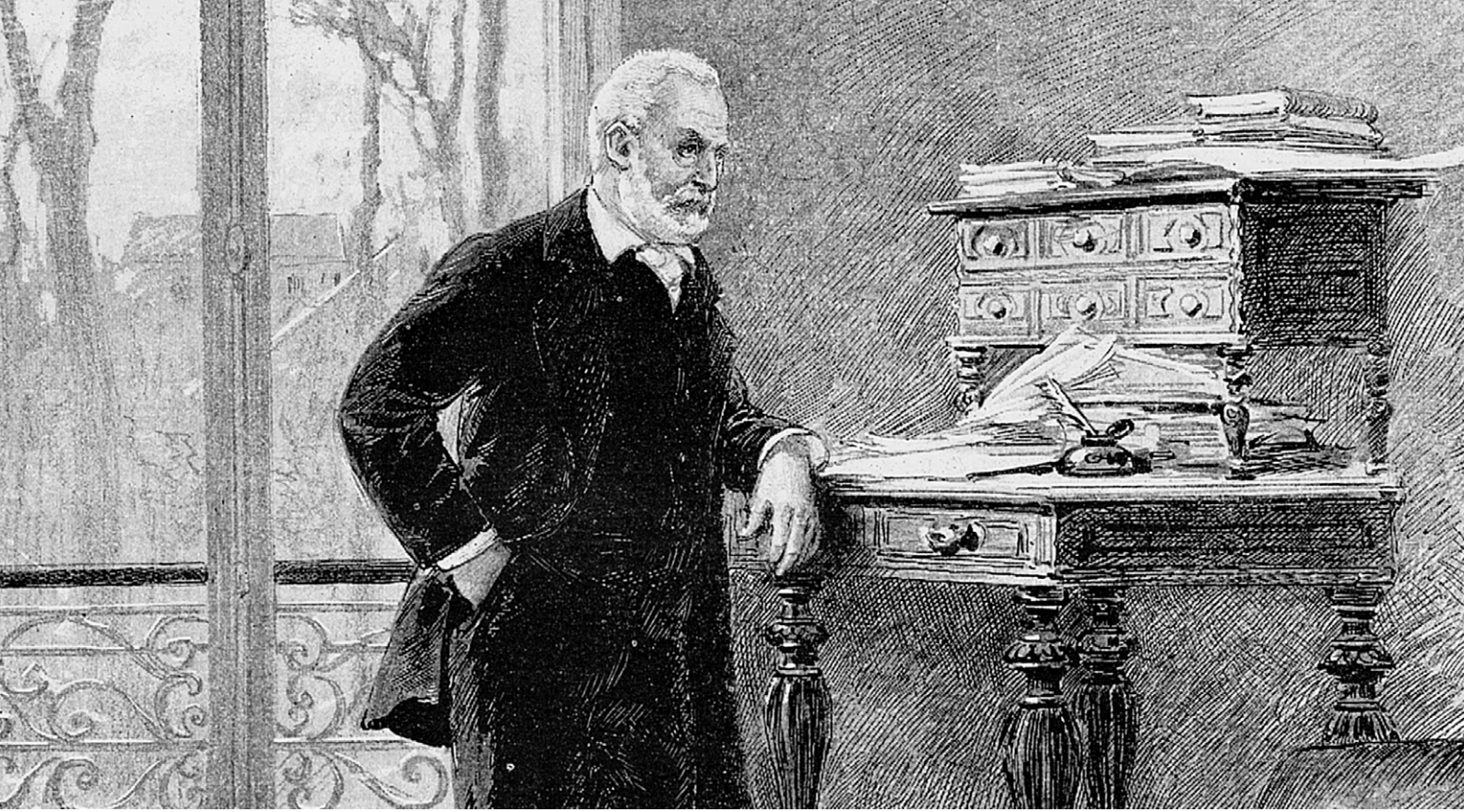




Hugo, ou la jubilation du Verbe

Je le trouvais au travail. De sa haute écriture, il couvrait régulièrement, lentement, les épaisses feuilles de papier d'un blanc de crème. Il prenait vivement l'encre dans l'encrier, tournait un peu la plume dans ses doigts avant que d'écrire; l'ongle long de son petit doigt faisait sur le papier un léger bruit qui accompagnait celui de la plume. Tout cela en souriant, le front calme, le corps bien droit. Quand il avait fini, il laissait la plume dans l'encrier, mettait ses deux mains dans ses poches, et, sans relire, regardait jouer les oiseaux sur la véranda.

Georges Hugo, *Mon grand-père*, 1902

Victor Hugo dans son cabinet de travail, avenue d'Eylau.
Paris, Maison de Victor Hugo

Être écrivain, pour Victor Hugo, c'est écrire en toutes circonstances, au hasard du papier tombé sous la main : petits carnets remplis de notes, d'esquisses, ou grandes feuilles volantes où se succèdent les différentes étapes de la rédaction. Dans la montagne de documents légués à la Bibliothèque nationale, on trouve très peu d'ébauches et premiers jets. Mais les superbes mises au net, avec leurs marges prêtes pour les remaniements ultérieurs, dont l'aspect monumental magnifie l'inépuisable créativité hugolienne, donnent suffisamment à voir la liberté jubilatoire de son écriture.

« Mémoires d'une âme », c'est ainsi que Victor Hugo définit les *Contemplations* dans le prologue du recueil : « ce sont, en effet, toutes les impressions, tous les souvenirs, toutes les réalités, tous les fantômes vagues, riants ou funèbres, que peut contenir une conscience, revenus et rappelés, rayon à rayon, soupir à soupir, et mêlés dans la même nuée sombre ». En découvrant aujourd'hui les brouillons des poèmes, le lecteur a le sentiment d'accéder à la source de cette création. Et pourtant, de grands pans d'ombre couvrent encore les processus d'écriture du poète. Le spectaculaire manuscrit de travail de « Dolor », poème XVII du sixième livre des *Contemplations* (publié en 1856), en est un bel exemple.

la plume
Plumet (chev)
Maison
Maison
Maison

Brouillon de « Dolor » de Victor Hugo

Dans ce feuillet 417, le poète met au net les trois premières strophes de « Dolor ». Cette page, très claire, permet de comprendre la simplicité de la méthode d'écriture et de relecture adoptée par Hugo.

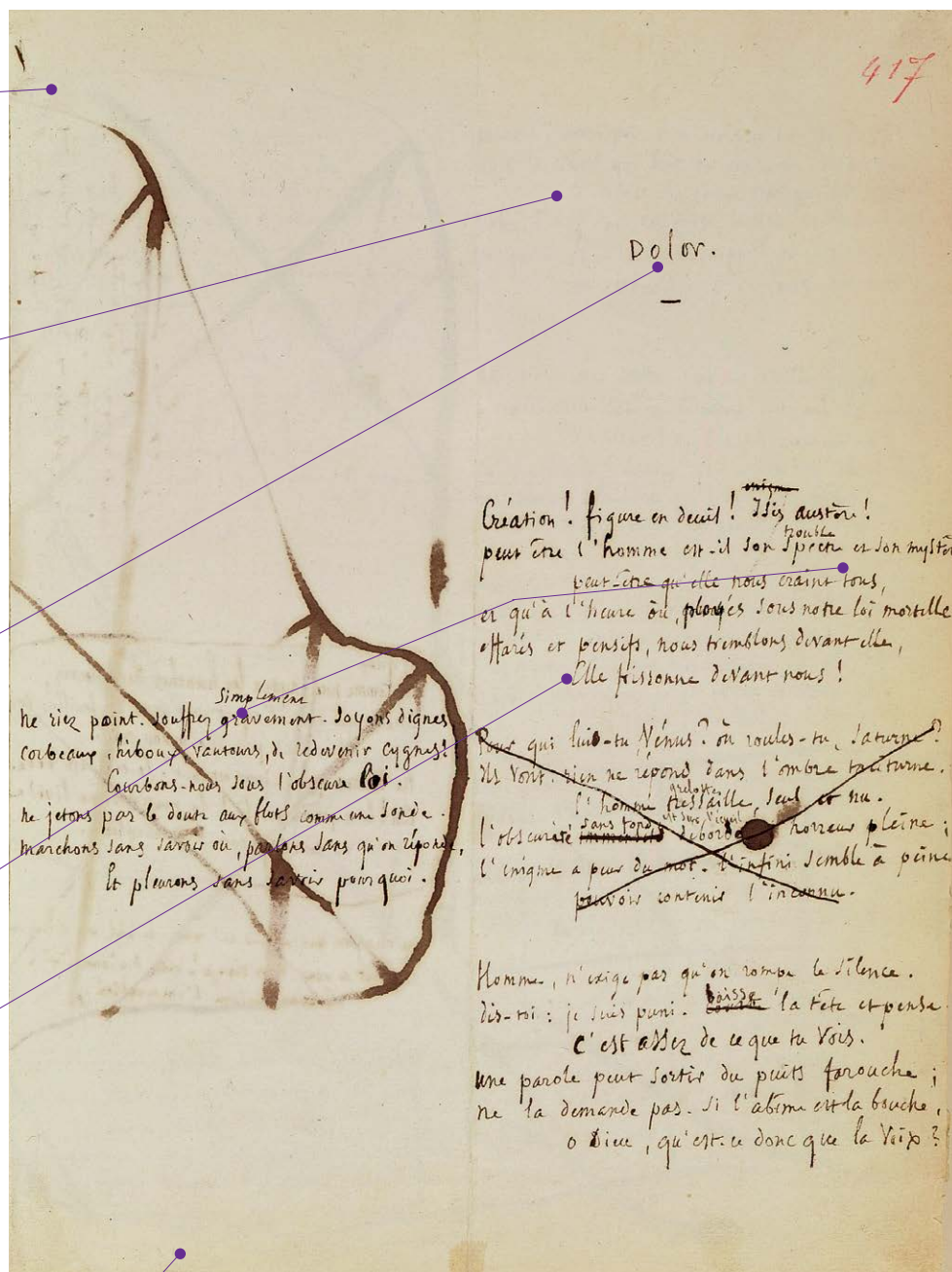
À partir de ses années d'exil à Bruxelles (1851) puis à Jersey (1852-55), Victor Hugo écrit ses poèmes sur des feuilles volantes pliées en deux, procédé déjà utilisé pour la rédaction de certains de ses romans et pièces de théâtre. Seul le recto, numéroté, de ces feuillets mobiles est destiné, dans un premier temps, à recevoir du texte.

La page est partagée en deux colonnes par une pliure verticale. La colonne de droite est réservée à une première « mise au net » du poème. Le texte de cette première version définitive y est continu et recopié à partir de brouillons non conservés. Cette copie permet à Victor Hugo d'éprouver son texte.

Le titre Dolor semble bien avoir été écrit en même temps que le texte situé en-dessous. Or Victor Hugo choisissait souvent le titre d'un poème une fois celui-ci presque terminé. Preuve supplémentaire que le texte est ici une mise au net et non un premier jet.

Variantes : « double » ou « spectre », « gravement » ou « simplement ».

Modifications ultérieures, au stade de la copie destinée à l'impression ou lors de la correction des épreuves : « hagards et stupéfaits » au lieu de « effarés et pensifs ».



Les Contemplations, « Dolor »
Manuscrit autographe.
BnF, Manuscrits, N. a. fr. 13379, f. 417.

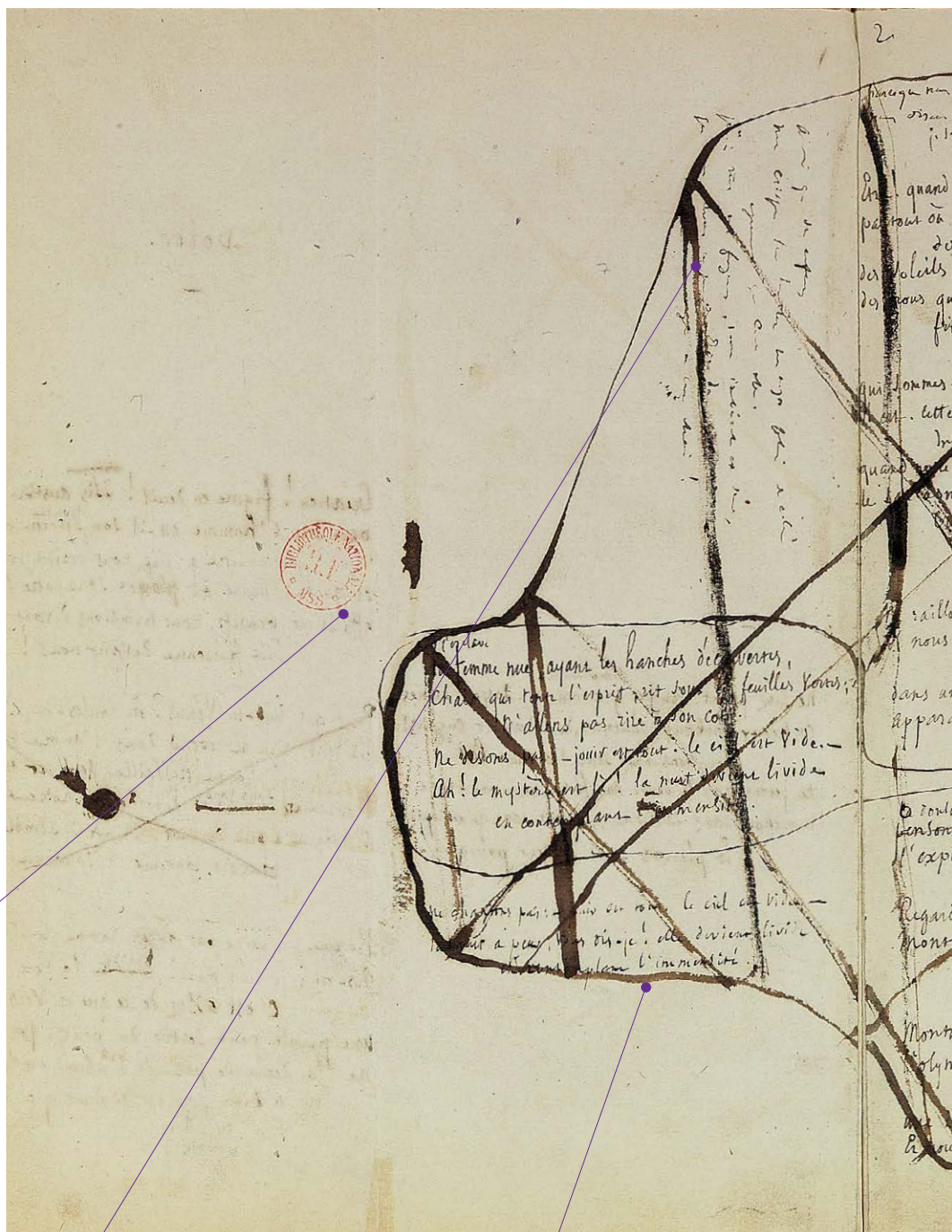
La colonne de gauche permet, après relecture, d'apporter des corrections au texte de la colonne de droite. Ces additions, amplifications, réfections, sont probablement elles-mêmes le résultat d'un travail exécuté en coulisses sur des brouillons, des « copeaux », disparus pour la plupart. Ici une nouvelle strophe est substituée à celle biffée à ses côtés. Cette strophe barrée sera réutilisée comme avant-dernière strophe du poème « Horror » (poème XVI du même livre des *Contemplations*).

Comment une mise au net redevient brouillon

Autant la mise au net sur le feuillet 417 des trois premières strophes du poème était simple (voir page précédente), autant la suite de la composition devient difficile à suivre. Sur le feuillet 418, le texte s'enrichit par étapes, matérialisées par des accolades, puis sera en partie recopié sur les feuillets 419, 420 et 421 avec des additions supplémentaires.

Estampille du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Dans un codicille du 31 août 1881 à son testament du 23 septembre 1875, Victor Hugo lègue à la Bibliothèque nationale l'ensemble de ses manuscrits : « Je donne tous mes manuscrits, et tout ce qui sera trouvé écrit ou dessiné par moi, à la Bibliothèque nationale de Paris, qui sera un jour la Bibliothèque des États-Unis d'Europe ». Après sa mort, en 1885, et l'établissement par les soins du notaire M^e Gâtine d'un scrupuleux inventaire, ces manuscrits furent confiés aux exécuteurs testamentaires chargés de l'édition posthume de ses textes inachevés. L'énorme fonds n'entra à la Bibliothèque qu'au fur et à mesure de la publication des *Œuvres complètes*.

Dans le sillage du legs de Victor Hugo, la Bibliothèque nationale accueille les dons des manuscrits de Renan (1894), de Lamartine (1897), des Goncourt (1901) et de Zola (1904).

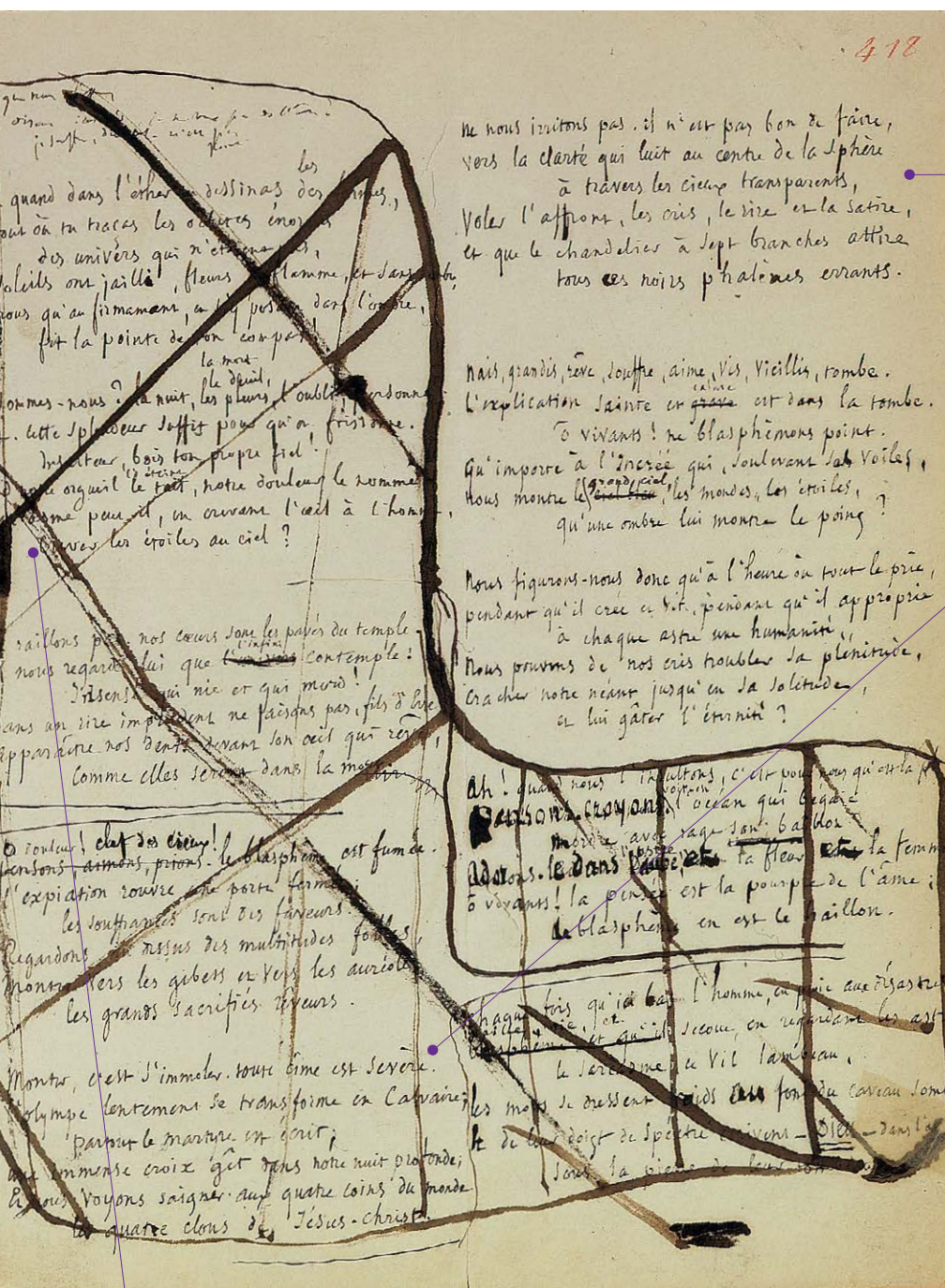


5^e étape: le retour au brouillon

Avant de débiter sa copie finale dans les feuillets 419 à 421 et de biffer très artistement la plus grande partie du feuillet 418, Hugo va le traiter réellement en brouillon. Dans l'espace encore vide, la future strophe 10 s'ébauche tout en haut de la marge de gauche du feuillet 418, et le brouillon de la strophe 11 s'inscrit bizarrement à la verticale, le long de la pliure de la feuille. Les ébauches, fragments, idées éparses, ces avant-textes de « Dolor » dont nous avons si peu de traces, devaient se présenter ainsi: une écriture pressée, presque illisible.

4^e étape: le débordement

La colonne de gauche du feuillet 418 ne suffit plus à contenir les corrections. Victor Hugo s'approprie le verso du feuillet précédent. Cette dilatation horizontale en arborescence donne sa qualité esthétique au manuscrit. Par transparence, on aperçoit le recto du feuillet 417. Ici, l'écriture est moins soignée: alors que les trois premiers vers de cette future strophe 15 semblent recopiés d'ailleurs, les trois derniers sont l'ébauche d'un premier jet, modifié immédiatement en-dessous.



1^{re} étape: la mise au net

La première mise au net, commencée dans la colonne de droite du feuillet 417, se termine ici dans la colonne de droite du feuillet 418. Un trait final très appuyé signale que c'est ici que se termine cette première mise au net. À la suite de cette première étape, des ajouts successifs en marge vont transformer le manuscrit en brouillon.

2^e étape: les ajouts en marge

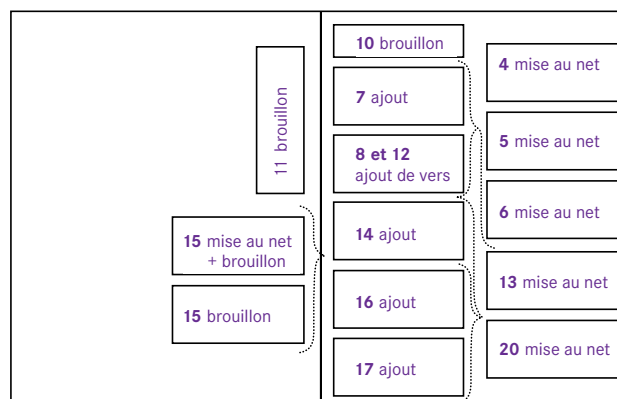
Dans la colonne de gauche du feuillet 418 sont d'abord ajoutées deux strophes (futurs strophes 16 et 17), puis une troisième juste au-dessus (future strophe 14). Une accolade d'abord peu appuyée, puis beaucoup plus impérieuse, les insère entre les futures strophes 13 et 20 de la colonne de droite. Une redondance apparaît alors entre les strophes 13 et 16: « pensons, croyons » et « pensons, aimons, prions ». Elle provoque le remplacement de cet hémistiche par « Ô douleur! clef des cieux! ».

Les Contemplations, « Dolor ».
Manuscrit autographe
BnF, Manuscrits, N. a. fr. 13379,
f. 417 v°, f. 418.

3^e étape: la saturation de la marge

Dans un mouvement de dilatation verticale vers le haut, deux strophes ajoutent une strate supplémentaire aux corrections de la marge. La première, la future strophe 7, trouve là sa place définitive. La deuxième sera éclatée en deux parties dans le texte final: aux deux premiers vers en seront ajoutés quatre pour former la strophe 8, et devant les quatre autres vers seront ajoutés deux nouveaux vers pour former la strophe 12.

Schéma du manuscrit
avec indication de
l'ordre des strophes
dans la version définitive
du poème.



Le poète face à la mort

Les 11 000 vers des *Contemplations* marquent l'apogée du génie poétique de Victor Hugo. Commencé dès 1834, le recueil trouve ses sources d'inspiration dans l'expérience de l'exil et surtout dans la mort accidentelle de Léopoldine, fille aînée de Hugo tragiquement noyée à Villequier avec son mari Auguste Vacquerie le 4 septembre 1843. « Ce livre doit être lu comme celui d'un mort », écrit-il dans la préface. Pour le poète, la contemplation c'est le point de vue d'une âme après la mort mais c'est aussi ce qui lui permet de redonner un sens à sa vie. Le sixième livre « Au bord de l'infini », peuplé de spectres, d'ombres et d'anges, oscille ainsi entre angoisse et espérance.

Hugo croit au caractère surnaturel de son verbe poétique, qui lui permet de traduire la voix de l'au-delà. En 1853 à Jersey, Victor

Hugo reçoit une amie, Delphine de Girardin, qui l'initie au spiritisme. Lors de ces séances autour de la table parlante, il s'entretient avec des défunts proches ou lointains, Léopoldine, Dante, Chateaubriand, mais aussi avec des abstractions comme la Tragédie, l'Ombre, la Mort... Hanté par des idées funèbres, il s'en libère par l'écriture hallucinatoire de deux visions apocalyptiques : *La Fin de Satan* sur le problème du mal, et *Dieu* sur le problème de l'infini. Ces deux œuvres commencées en 1854 et 1855 ne paraîtront qu'après sa mort en 1886 et 1891.

Victor Hugo fit une fable de la rature dans *Religions et Religion* :

Dante écrit deux vers, puis il sort ; et les deux vers
Se parlent. Le premier dit : – Les cieux sont ouverts !
Cieux ! Je suis immortel. – Moi, je suis périssable,
Dit l'autre. – Je suis l'astre. – Et moi le grain de sable.
– Quoi ! tu doutes étant fils d'un enfant du ciel !
– Je me sens mort. – Et moi je me sens éternel. –
Quelqu'un rentre et relit ces vers, Dante lui-même ;
Il garde le premier et barre le deuxième.
La rature est la haute et fatale cloison.
L'un meurt, et l'autre vit. Tous deux avaient raison.

Dolor

**Création ! figure en deuil ! Isis austère !
Peut-être l'homme est-il son trouble et son mystère ?**

**Peut-être qu'elle nous craint tous,
Et qu'à l'heure où, ployés sous notre loi mortelle,
Hagards et stupéfaits, nous tremblons devant elle,
Elle frissonne devant nous !**

**Ne riez point. Souffrez gravement. Soyons dignes,
Corbeaux, hiboux, vautours, de redevenir cygnes !**

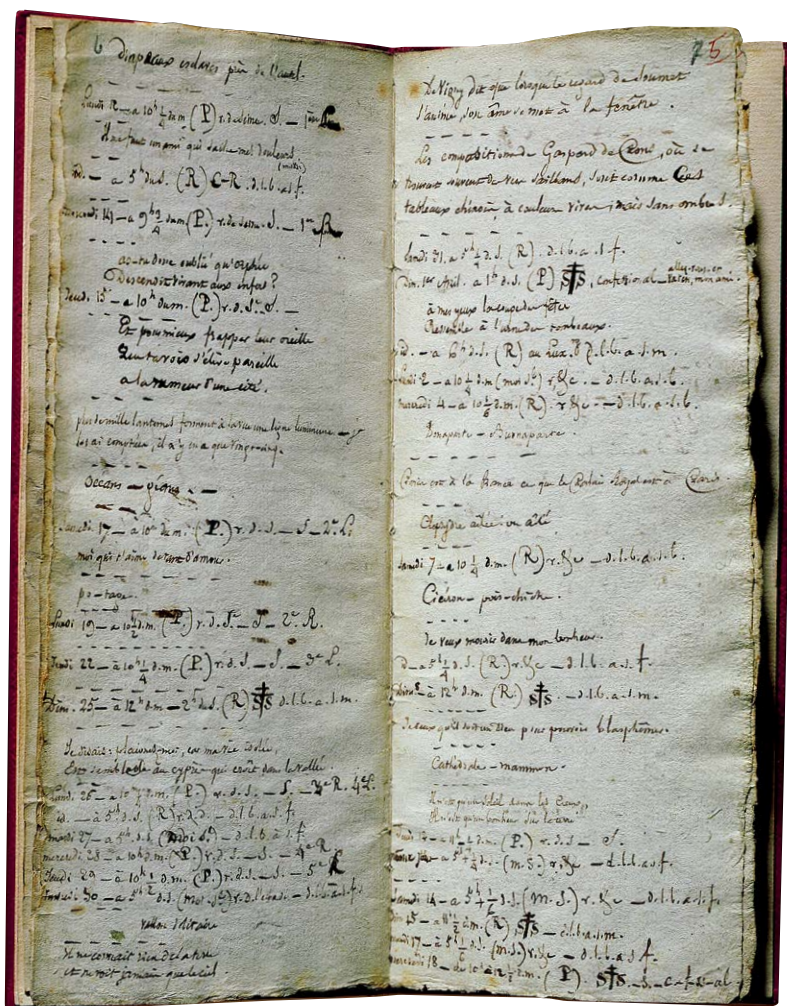
**Courbons-nous sous l'obscur loi.
Ne jetons pas le doute aux flots comme une sonde.
Marchons sans savoir où, plions sans qu'on réponde,
Et pleurons sans savoir pourquoi.**

**Homme, n'exige pas qu'on rompe le silence ;
Dis-toi : Je suis puni. Baisse la tête et pense.**

**C'est assez de ce que tu vois.
Une parole peut sortir du puits farouche ;
Ne la demande pas. Si l'abîme est la bouche,
Ô Dieu, qu'est-ce donc que la voix ?**

Texte édité des trois premières strophes. La totalité des vingt strophes est disponible sur Gallica, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54075441/f294.image>. r=Les%20Contemplations%20:%20Dolor%20de%20Victor%20Hugo Le poème y est numérisé en mode texte par Bibliopolis d'après l'édition de Paris, Bordas, 1985.

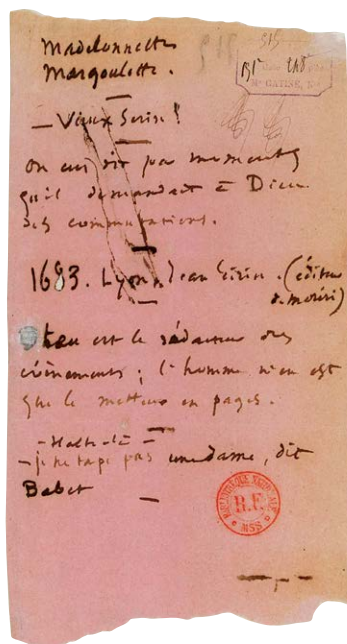
Carnet de notes,
1820-1821, 8 f.
BnF, Manuscrits, N. a.
fr. 13441, f. 4 v°-5



Pistes pédagogiques

En réveillant son grand-père, Georges, le fils de Charles, voit parfois, sur une table placée contre le lit de son Papapa « des feuillets de papier, bandes de journaux, versos de lettres, semés d'indéchiffrables hiéroglyphes : les notes que, la nuit, sans lumière, il avait prises ; vers jetés là, au hasard, dans l'obscurité. »

Georges Hugo, *Mon grand-père*, 1902



Les Misérables. « Reliquat » : notes et fragments manuscrits 790 f. BnF, Manuscrits, N. a. fr. 24744, f. 514 à 517

XIX^e : le siècle du manuscrit d'écrivain

« Quand Victor Hugo commence à publier des poèmes, juste avant 1820, le document autographe est encore médiocrement prisé, et n'a guère qu'un intérêt sentimental. Lorsqu'il meurt, en 1885, le tournant est pris ». D'après Jean Gaudon (*Genesis*, n° 2, 1992), c'est un certain fétichisme, le culte des grands personnages et un goût grandissant des amateurs et professionnels pour les coulisses de la création littéraire qui sont, au XIX^e siècle, les facteurs d'une valorisation du manuscrit d'écrivain. Hugo cautionne ce mouvement en rendant publics ses propres manuscrits. « Ce que j'écris n'est pas à moi. Je suis une chose publique », écrit-il dans *Choses vues*. Et si Hugo transporte partout avec lui sa « malle aux manuscrits », il se distingue radicalement de Chateaubriand, qui interdit la publication de tout manuscrit de ses *Mémoires* autre que celui, définitif, que l'on trouvera à sa mort, dans une malle au pied de son lit.

Le brouillon : une passerelle vers l'espace et le temps de la création ?

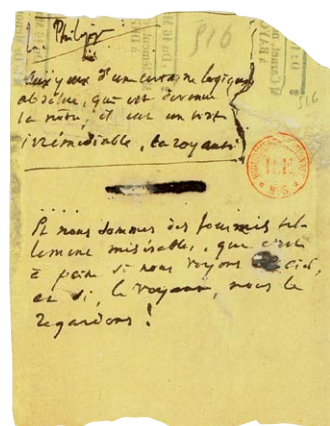
Hugo poète se dit prophète. Mais peut-on découvrir des traces de l'inspiration à l'œuvre dans ses brouillons ? Georges Poulet (*Études sur le temps humain*, t.II, Plon, 1952) définit ainsi l'univers hugolien : « un immense entassement de formes sensibles, réfléchi par cet autre entassement, celui des œuvres et des mots ». Hugo note le 19 novembre 1846 : « C'est tout un immense horizon d'idées entrevues, d'ouvrages commencés, d'ébauches, de plans, d'épures à peine éclairées, de linéaments vagues, drames, comédies, histoire, poésie, philosophie, socialisme, naturalisme, entassement d'œuvres flottantes où ma pensée s'enfonce sans savoir si elle en reviendra ». Certaines de ces pensées sont transcrites dans ce que son testament nomme les « ébauches, fragments, idées éparses, vers ou prose, semées [sic] ça et là, soit dans mes carnets, soit sur des feuilles volantes ». Et c'est en prenant des notes documentaires, en notant des impressions, que Hugo sent naître sur le papier le rythme du poème. Quand il ne peut pas écrire, il compose de mémoire des strophes entières. Mais en l'absence de brouillons proprement dits, on ne saurait évaluer précisément la progression de la phase rédactionnelle. Les superbes mises au net, plus ou moins corrigées, ne doivent pas être regardées comme les premiers jets d'un génie inspiré.

Pistes pédagogiques

- Dans le manuscrit de « Dolor », distinguer les ratures selon leur fonction, suivant les définitions de Jean-Marc de Biasi : rature de substitution, rature de suppression, rature d'utilisation (pour enregistrer le fait qu'un segment a fait l'objet d'une exploitation ou d'une réécriture), rature de déplacement, rature de suspension (pour délimiter l'espace d'une rature à venir, en marquant un segment qui pourra donner lieu à une éventuelle annulation ou correction ultérieure).
- Peut-on dire que Hugo relève plutôt de l'écriture à processus qui se construit dans l'avancée de la plume, ou plutôt de l'écriture à programme comme celle de Zola ?
- Tout au long de sa vie créatrice, Hugo garde en réserve des fragments d'œuvres inachevées dont la destination n'est ni prévue ni assurée. Après sa mort, a-t-on eu raison de publier ces documents comme il le souhaitait ? Plus généralement, doit-on valoriser de la même manière un texte finalisé par son auteur et un brouillon ? À moins de considérer, avec Francis Ponge, que la genèse du poème, c'est le poème ?
- À partir des sizains de « Dolor », retrouver quelques traits caractéristiques de la poésie de Hugo : l'utilisation lyrique de l'antithèse, l'abondance d'images visuelles, la maîtrise du rythme (alexandrin associé à l'hexasyllabe, alexandrin ternaire sans césure centrale), la richesse des sons.

Ce que j'écris n'est pas à moi.
Je suis une chose publique

Victor Hugo



Sources : Jean Gaudon, « De la poésie au poème : remarques sur les manuscrits poétiques de Victor Hugo », *Genesis*, n° 2, 1992